

Le Bienheureux Maurice Tornay, dernier martyr de la mission du Tibet

Par Jérôme Emonet

I. La mission du Tibet

Dans le grand élan missionnaire du XVIIIème et du XIXème siècle, l'Eglise veut annoncer le Christ là où il n'est pas encore connu. Ainsi en est-il du Tibet, région fermée à l'étranger, justement désigné « le Tibet interdit », qui s'est montré au cours des siècles imperméable à l'Evangile en dépit de plusieurs tentatives héroïques qui ont toutes échoué. Le projet se concrétise le 27 mars 1846, lorsque le pape Grégoire XV érige le vicariat apostolique de Lhassa (capitale du Tibet) qu'il confie à la Société des Missions étrangères de Paris (MEP). L'accès direct au Tibet étant quasi impossible, la mission tente de s'implanter dans la région dite des Marches tibétaines, aux confins des provinces frontalières chinoises du Yunnan et du Sichuan avec l'objectif d'en faire la tête de pont en vue de la conquête spirituelle du Tibet.

Commence alors une véritable épopée d'une extrême difficulté due principalement à l'éloignement – il fallait à l'époque plus de deux mois pour atteindre ces régions -, à un milieu inhospitalier et insalubre – les missionnaires paieront un lourd tribut à la typhoïde notamment -, à l'isolement des postes de la mission, au changement de culture générant un contexte d'indifférence ou d'hostilité. Il faut y ajouter le désordre politique : la Chine revendiquait déjà sa souveraineté sur le farouche Tibet où régnaient en maîtres les lamas, seigneurs féodaux qui possédaient les terres cultivables et réduisaient les paysans au servage. Les frontières imprécises des Marches furent l'enjeu et le théâtre d'affrontements sanglants entre mandarins et seigneurs tibétains. Pris en tenaille, les missionnaires subirent de plein fouet les persécutions des uns ou des autres : ainsi par exemple, lors des guerres de 1905, quatre pères seront martyrisés : le Père Henri Mussot, fustigé avec des épines et fusillé à bout portant, le Père Jean Soulié, exécuté avec onze chrétiens qui refusaient d'apostasier, le Père Pierre Bourdonnec, criblé de flèches empoisonnées alors qu'il tentait de fuir, le Père Jules Dubernard, décapité après avoir été torturé ; en 1914, ce sera le tour du Père Théodore Monbeig de succomber sous les coups de ses bourreaux. Cette page d'histoire à la fois grandiose et douloureuse, qui va durer près de cent ans, avec ses tragédies et la masse immense de sacrifices qu'elle a suscités, a révélé des figures extraordinaires d'hommes à la foi de granit, au courage poussé à l'héroïsme et à la passion qui les a consumés par amour pour les personnes envers qui ils étaient envoyés. Comme l'a écrit l'explorateur André Guibaut qui a côtoyé les missionnaires lors d'une expédition au Tibet en 1936, « *leur sacrifice n'était pas [seulement] dans le sang versé, mais dans l'acceptation de leur vie, sans espérances temporelles, tous liens rompus, au milieu d'une indifférence vaguement hostile, avec les déceptions de leur ministère suprêmement ingrat* ». Dans son ouvrage sur la Mission du Tibet Sud « Les porteurs d'espérance », Françoise Fauconnet-Buzelin touche au cœur de la vocation missionnaire lorsqu'elle écrit : « *... le plus grand acte d'amour fraternel auquel [les missionnaires] se sentaient appelés consistait à abandonner tout ce qu'ils possédaient pour offrir à tout homme, même au plus étranger, au plus inaccessible, au plus « sauvage » selon la terminologie de l'époque, la voie d'accès à ce bonheur qui ne connaîtrait pas de fin. A ce jeu-là tous les risques étaient permis puisqu'ils partaient au nom de Celui qui avait dit : « Qui veut sauver sa vie la perdra mais qui perd sa vie à cause de moi et de l'Evangile la sauvera »* ».

Le Père Fancis Goré des MEP qui fut le supérieur des missionnaires dans les Hautes vallées du Mékong et de la Salouen où étaient établis les chanoines du Grand-St-Bernard, tirait déjà

en 1938 une conclusion provisoire pathétique de l'histoire de la Mission du Tibet : « *Depuis plus de soixante-dix ans, cinquante missionnaires catholiques ont contemplé impuissants la portion du Champ qui leur a été assignée au soir de leur ordination sacerdotale, dix d'entre eux, et des meilleurs, ont versé leur sang pour la diffusion de l'Évangile, vingt y sont morts à la peine.* ». Depuis, deux autres missionnaires ont rejoint la liste des martyrs, tous deux curés de Yerkalo : le Père Victor Nussbaum en 1940 et le Père Maurice Tornay en 1949. Figure exemplaire et attachante de cette mission de « l'impossible », le Père Tornay aura le double privilège d'en être le dernier martyr et le seul que l'Église a porté sur les autels.

II. Appel des chanoines du Grand-St-Bernard

L'implication des chanoines du Grand-St-Bernard à l'épopée de la mission du Tibet est née dans l'esprit de Mgr Jean-Baptiste Budes de Guébriant, supérieur des MEP et ancien vicaire apostolique du Tibet. A la fin des années 1920, il est à la recherche de missionnaires aptes à survivre dans ces milieux inhospitaliers, qui ont l'expérience de la montagne et qui sont capables d'ériger des hospices au passage des cols les plus difficiles pour améliorer la condition des voyageurs. Son appel au Prévôt de l'époque, Mgr Théophile Bourgeois, trouve un écho favorable. Deux chanoines, Pierre-Marie Melly et Paul Coquoz, sont chargés d'une mission exploratoire dès 1930. A leur retour d'un périple de huit mois, ils dressent un rapport qui conduit le chapitre de la Congrégation à approuver à l'unanimité, en juillet 1931, le projet d'envoi de missionnaires dans les Marches tibétaines. Les premiers à partir sont les chanoines Melly, Coquoz et Louis Duc, accompagnés par le laïc Robert-Maurice (Bob) Chappelet ; ils rejoindront le nord ouest du Yunnan en 1933. La région qui leur est dévolue, sous l'autorité des MEP, est façonnée par le cours quasi parallèle de deux grands fleuves qui y ont creusé des vallées profondes, le Mékong et la Salouen séparés par une chaîne montagneuse qui prolonge de part et d'autre le massif du Kawakarpo et culmine souvent à plus de 5000 mètres.

III. L'appel de la mission : « ... *pour répondre à ma vocation qui est de quitter le monde et de me dévouer complètement au service des âmes...* »

Au moment du départ des premiers missionnaires de la Congrégation, en janvier 1933, Maurice Tornay est séminariste à l'hospice du Grand-St-Bernard pour répondre, comme il l'avait écrit au Prévôt Bourgeois, à sa vocation qui est de quitter le monde et de se dévouer complètement au service des âmes afin de les conduire à Dieu. L'appel à se donner à Dieu était né très tôt chez l'avant-dernier des huit enfants de Jean-Joseph et Faustine Rossier, né le 31 août 1910 dans une famille de paysans pauvres de la Rosière au-dessus d'Orsières, mais profondément pieux, en particulier la maman pour qui Maurice aura une grande vénération. Fidèle dès l'adolescence à la confession hebdomadaire et au chapelet quotidien, cet enfant doué de grandes aptitudes scolaires manifeste cependant un caractère affirmé et difficile qu'il devra s'employer à dominer tout au long de sa courte vie. Une fois la (petite) maturité obtenue au collège de St-Maurice, il rejoint l'hospice du Grand-St-Bernard pour devenir prêtre. C'est dans ce haut-lieu qu'il entend « l'appel dans l'appel », à savoir celui de partir en mission aux confins de la Chine. C'est un défi à la mesure de son « tempérament de lutteur, caractérisé par une certaine violence et une franchise un peu anguleuse » pour reprendre la description de son supérieur, le chanoine Nestor Adam. Il ne va pas en Chine par goût de l'aventure ou en raison d'un attrait pour un apostolat lointain, mais pour éloigner le risque d'une vie tranquille au Grand-St-Bernard ou dans une paroisse qui pourrait l'empêcher de gravir, par le dévouement, la souffrance et la mortification, les marches royales de la sainteté. Dans une lettre à son frère Louis il écrit : « *J'ai reçu nettement dans mon âme l'intuition suivante : pour que mon ministère soit fécond, il faut que je travaille de toute l'ardeur de mon âme, pour le plus pur amour de Dieu, sans désir aucun de voir mon labeur remarqué. Je veux m'exténuer au service de Dieu. Je ne reviendrai plus.* ».

IV. Le départ pour la Chine : « ... *Maurice savait qu'il ne reviendrait jamais du Tibet...* »

Ses supérieurs acceptent qu'il se joigne au chanoine Cyrille Lattion et au frère Nestor Rouiller qui vont renforcer l'équipe qui est en Chine depuis 1933. Le départ est prévu pour 1936. Maurice a alors 26 ans ; il n'est pas encore prêtre, peu importe, il est suffisamment doué pour achever ses études sur place. C'est l'heure des adieux dont les témoignages, notamment celui de son frère Louis, ont relevé à quel point ils furent douloureux : « *[La veille du départ] le pauvre eut une nuit si agitée, retenu par des liens si forts qu'il devait rompre, coûte que coûte. Il ne ferma pas l'œil de la nuit entière. Le lendemain, c'était l'adieu pour toujours à ses parents, frères et sœurs bien-aimés ; moment aussi poignant que la mort... Maurice savait qu'il ne reviendrait jamais du Tibet* ».

V. Le voyage du 24 février au 8 mai 1936 : « ...*le vrai malheur consiste à oublier Dieu...* »

C'était à l'époque une aventure en elle-même : le train jusqu'à Marseille, le bateau jusqu'à Saïgon puis Haïfong, le train jusqu'à Hanoï ; de là à nouveau trois jours de train par la célèbre ligne du Tonkin, mise en service une dizaine d'années plus tôt, jusqu'à Yunanfou (l'actuelle Kunming, capitale du Yunann), deux jours de camion jusqu'à Dali et enfin neuf jours de caravane (mulets) jusqu'à Weisi, petite bourgade sise au bord d'un affluent du Mékong et qui était le centre de la mission des chanoines du Grand-St-Bernard. Au lendemain de son arrivée, le 9 mai 1936, Maurice écrit : « *Et maintenant j'ai presque fait le tour du monde : j'ai vu et j'ai senti que partout les gens sont malheureux, que le vrai malheur consiste à oublier Dieu, qu'à part servir Dieu, vraiment rien ne vaut rien, rien, rien* ».

VI. L'intégration, 1936 – 1938 : « ...*courir pour Dieu est une œuvre morale assez belle et assez grande en elle-même pour se passer de résultat...* »

Ce seront deux années d'intense activité durant lesquelles, tout en collaborant au travail de ses confrères, principalement aux soins des malades, ce qui constituait un moyen de contact et donc d'évangélisation privilégié, Maurice apprend le chinois et achève ses études de théologie. Le chanoine Melly témoignera de la grande facilité de son subordonné à apprendre les langues qui lui permettra de posséder parfaitement, en deux ans, les sept mille caractères de l'écriture chinoise. Il participe aussi aux travaux de construction de l'hospice du Latsa. Il faut imaginer la « folie » de ce projet : ériger un bâtiment aux dimensions de l'hospice du Grand-St-Bernard sur un col situé à 3800 mètres que l'on atteint après neuf heures de marche. Ce col qui relie les vallées du Mékong et de la Salouen n'est en outre praticable que quatre à cinq mois par an; les conditions atmosphériques y sont difficiles puisqu'il fait deux jours de mauvais temps sur trois. De ce lieu qui résume à lui seul tout le défi de la mission et en symbolise toute la difficulté, le jeune missionnaire adresse à ses confrères, le 19 septembre 1936, une lettre remarquable qui révèle sa conscience aigüe de l'ampleur de la tâche, mais aussi la force de sa foi et son inébranlable détermination : « *Dites-moi, n'aimeriez-vous pas descendre dans la vallée d'Allo, noir de forêts, sauvage comme un désert, parcourir les rives escarpées de la Salouen, grimper les rochers, la tête lourde comme du plomb, la bouche chauffée comme un brasier, éreintés jusqu'à marcher à quatre pattes, oui, mais aussi de ces pointes et de ces creux, faire surgir des clochers, couvrir le tonnerre des fleuves par celui des cantiques et mourir inconnus et ridicules au milieu des sauvages, à genoux. Voilà le pain qui nous attend. Qui en veut ? Je n'ai pas encore bien goûté son aigre saveur, mais je n'en sais pas non plus de préférable. Ou bien, il pourrait se faire aussi que l'on coure sans résultat, sans voir les clochers, sans entendre les*

cantiques ; mais il me semble que courir pour Dieu est une œuvre morale assez grande et assez belle en elle-même pour se passer de résultat si la chose était possible ».

VII. L'ordination le 24 avril 1938 : « ... je suis seul, mais je suis très heureux, parce qu'ainsi Dieu est davantage honoré... »

Début 1938, Maurice a achevé sans difficulté les études de théologie. Il entreprend en compagnie de Bob Chappelet un voyage de trois semaines jusqu'à Hanoï où il est ordonné prêtre par Mgr François Chaize, des MEP. Le soir même il écrit à son frère Louis : « *Ton frère est prêtre depuis ce matin. Ce que nous attendions depuis quatorze ans est arrivé...Après-demain, je dirai la messe pour les miens. Toutes nos larmes, toute notre douloureuse séparation sera là, sur l'autel, avec le Christ immolé, et de mes deux mains j'offrirai cela au Bon Dieu, pour notre salut. Non, je ne sache rien de plus beau. Je suis seul, mais je suis très heureux, parce qu'ainsi Dieu est davantage honoré* ». De retour à la mission, Maurice célèbre sa première messe publique le 3 juillet 1938 dans l'église de Siao-Weisi, petite bourgade sur le bord du Mékong. A cette occasion il assure les chinois qu'il les aimera comme ses enfants.

VIII. Houa-Loupa 1938 – 1945 : « ...porter la croix signifie ne plus savoir où donner de la tête, espérer contre l'espérance, croire contre toutes les apparences, aimer quand rien n'est aimable... »

Le 5 juillet 1938, Maurice regagne Zedong pour apprendre le tibétain auprès du Père Goré. On lui a en effet confié le probatoire de Weisi, à savoir le « petit séminaire » où de jeunes enfants, chinois ou tibétains, reçoivent une formation chrétienne et dont on espère qu'ils deviendront prêtre pour apporter leur concours à la mission. Le probatoire sera ensuite déplacé à Houa-Loupa à 1h $\frac{3}{4}$ de marche de Weisi. Maurice se dévouera de toute son âme à sa mission d'éducation pendant près de sept ans. Les épreuves n'épargnent cependant pas les missionnaires : la maladie – Maurice sera alité du Samedi Saint à l'Ascension de l'année 1939 -, la famine qui ravage ces contrées pendant la guerre, la perte d'un confrère, le chanoine Nanchen qui s'est noyé dans le Mékong. Les communications avec l'Europe sont en outre coupées en raison de la guerre mondiale : plus de trafic postal, plus de nouvelles des proches ce qui accroît encore l'isolement des missionnaires.

Ces difficultés n'altèrent ni la piété ni la détermination de Maurice dont l'action est portée par une intense vie de prière et de mortification. Le frère Duc qui était son adjoint à Houa-Loupa en témoignera : « *Il se levait chaque matin vers 3 heures et demie. Il se rendait aussitôt à la chapelle, récitait l'Office, célébrait la messe et vaquait à la prière jusqu'au petit-déjeuner, à sept heures et demie. Le soir il se couchait très tard. Il acceptait avec un optimisme joyeux les privations, les tracasseries, les difficultés de toutes sortes dont fut remplie sa vie...Il voulut suivre le régime alimentaire des indigènes très dur pour tous, mais plus dur pour lui qui avait eu une opération de l'estomac...Il souffrit de la saleté des lieux et des gens, mais réussit toujours à se dominer. Etant allé voir un malade, on lui servit du thé dans le bol où le malade crachait, bol à peine rincé. Il réussit à dominer son dégoût* ».

IX. Yerkalo, le temps des persécutions, 1945 – 1949

Le 16 février 1945 un nouveau drame endeuille la mission : le Père Emile Burdin, en charge de la paroisse de Yerkalo, décède des suites de la typhoïde ; il n'avait que 36 ans. On avait confié en 1940 déjà, à ce jeune missionnaire français, natif de la Haute-Savoie, en raison de son zèle, de sa piété et de son courage, cet avant-poste difficile – le plus difficile de la mission -, isolé, loin en amont dans la vallée du Mékong. Ce poste a une haute portée symbolique pour la mission dite du Tibet puisqu'il s'agit du seul qui est implanté sur son

territoire. A l'isolement – le missionnaire le plus proche est à 8 jours de marche -, s'ajoutent le danger et les persécutions fréquentes ourdies par les lamas qui n'acceptent pas la présence des étrangers. Le prédécesseur de Burdin, le Père Victor Nussbaum a d'ailleurs été assassiné à Pamé dans des circonstances troubles en 1940. Burdin lui-même dut faire courageusement face à de nombreuses persécutions ; on tenta notamment de l'empoisonner ce qui avait contribué à saper sa santé.

Ce décès prématuré ouvre à nouveau la difficile succession de Yerkalo. Il faut y affecter un missionnaire d'une trempe particulière, comme Burdin, capable de supporter l'isolement et d'affronter la persécution : c'est le Père Tornay qui répond à ses exigences aux yeux de ses supérieurs et c'est lui qui ira remplacer le Père Burdin. L'explorateur Guibaut, qui avait vécu plus de 3 mois avec Burdin au poste de Bahang dans la Salouen, avait relevé en ces termes la ressemblance entre celui-ci et le Père Tornay qu'il avait rencontré plus tard à Weisi : *« Justement, un autre Valaisan qui venait à peine d'arriver de son séminaire, le jeune Père Tornay, me faisait penser à notre compagnon des veillées de Bahang [Burdin]. Aussi myope que lui derrière ses verres épais, il ne remplissait pas davantage sa soutane et la même fièvre semblait le dévorer ».*

Le Père Angelin Lovey qui a veillé aux derniers instants de Burdin à Yerkalo assure l'intérim en attendant la nomination d'un titulaire. Ecoutons encore une fois l'explorateur Guibaut : *« Ce fut le Père Tornay qui fut désigné pour être « livré aux bêtes », comme disait le Père Goré. On ne pouvait rendre plus bel hommage à la mémoire de Burdin qu'en lui donnant pour successeur ce jeune religieux passionné, qui lui ressemblait tellement, ..., que je ne puis penser à l'un sans revoir tout aussitôt le visage de l'autre. Le don qu'on lui fit de Yerkalo combla ce jeune valaisan, comme en avait été illuminée naguère la vie du jeune Savoyard ».*

X. Persécutions et menaces : « ...mon âme à Dieu et ma carcasse aux lamas... »

C'est le 5 juin 1945 que Maurice prend possession de sa nouvelle paroisse, Yerkalo, sise à 2700 mètres d'altitude. Il vient y relever son cher ami, le Père Angelin Lovey qui lui fait part du climat de persécution dans lequel baigne la mission et à qui il réplique : *« Si on veut m'éloigner il n'y a qu'un moyen pour les lamas : m'attacher sur le dos d'un mulet et donner le coup d'envoi à la bête. Je ne céderai qu'à la violence ...Non je ne partirai pas ! J'y laisserai plutôt ma carcasse aux lamas ! Mon âme à Dieu et ma carcasse aux lamas ».* Les menaces vont s'intensifier au fil des mois, sans davantage d'effet sur le missionnaire dont le courage force l'admiration de ses confrères. Ainsi, moins de 6 mois après son installation, en novembre 1945, les lamas, qui ont vraisemblablement pris la mesure de la détermination de leur adversaire, lui signifient leur intention de le tuer, de le couper en morceaux et de le jeter dans le Mékong : *« Vous pouvez me tuer ! Mais moi et mes chrétiens vivants, vous n'entrez pas dans notre église pour la profaner : nous nous défendrons, je vous le promets ».* Les menaces se poursuivent. Un pas supplémentaire est franchi le 25 janvier 1946 : la mission est saccagée. Le lendemain, 26 janvier, Maurice est conduit de force, sous la menace de 12 fusils, à la frontière. Ses paroissiens sont au désespoir. Maurice écrit dans son journal : *« Les chrétiens se pressent au confessionnal... Ils croient que tout est fini... et l'on pleure des larmes qui m'enlèvent toute force, au moment où je devrais en avoir le plus ».* Sa propre souffrance est immense quand il doit « mettre la Mission en caisses » : *« Je ne suis pas encore mort ; j'ignore donc les souffrances des agonisants ; mais ces objets représentent tous un bout de vie de mes chers devanciers. Les enterrer, les confier à l'inconnu, est pour moi mourir de ma mort... et de la mort des autres ».*

XI. Le bon pasteur n'abandonne pas ses brebis : « ... *De vieux chrétiens attendent anxieusement une dernière absolution, une dernière communion. Qui la leur donnera ?* ».

Contraint de quitter Yerkalo, Maurice va tout entreprendre pour ses paroissiens dont le sort va devenir son unique préoccupation. Il trouve refuge à Pamé, un hameau proche de la frontière, d'où il tente de garder le contact avec ceux-ci et de soutenir leur courage et leur persévérance. La porte du Tibet lui restant désespérément fermée, il est transféré, au mois de mai 1947, à Atuntze, l'actuelle Deqin, où il rejoint le jeune Père Alphonse Savioz qui y implante une petite mission. Il n'abandonne cependant pas les âmes qui lui ont été confiées et continue le combat pour la liberté religieuse de ses chers paroissiens. Il frappe à toutes les portes, va jusqu'à entreprendre le très long voyage de Nankin pour y rencontrer les représentants diplomatiques des pays d'Europe alors particulièrement influents en Chine, c'est-à-dire la Grande Bretagne, la France, le Vatican et la Suisse. L'intrépidité du missionnaire impressionne ses interlocuteurs, comme en témoignera le représentant de la Suisse : « *Les projets du P. Tornay n'étaient pas explicables à vues humaines. Il était inspiré par une foi intrépide qui ne laissait reculer devant aucun obstacle. Aucune considération humaine n'aurait pu l'arrêter. Il était prêt à aller jusqu'à la mort pour sa communauté chrétienne. C'est de là que vient mon admiration pour le P. Tornay* ». Mais au-delà de l'admiration qu'il suscite et des encouragements qui lui sont prodigués, il n'obtient rien de concret. Son amour des paroissiens ne faiblit cependant pas : « *A Yerkalo, la persécution continue plus vive que jamais. Les lamas ont arraché de force les petits chrétiens pour en faire des prêtres bouddhistes... je suis sans moyen humain pour leur porter secours. J'ai entrepris un long voyage pour secouer les ambassades, mais elles ne peuvent rien* ». Suit une phrase qui démontre l'essence de sa motivation : « *Il faut pourtant que je rentre cette année à Yerkalo. De vieux chrétiens attendent anxieusement une dernière absolution, une dernière communion. Qui la leur donnera ?* ». Voilà le cœur de sa vocation de prêtre, de sa vocation missionnaire, veiller au salut de ceux qui lui ont été confiés, donner le Christ à tout prix, même au péril de sa vie.

XII. L'ultime recours, se rendre à Lhassa, y plaider sa cause devant le dalaï lama

C'est le projet « un peu fou » que lui inspirent sa détermination sans faille et son amour des chrétiens de Yerkalo. Un voyage périlleux, 34 étapes à franchir avec une caravane de marchands à laquelle il va se mêler, déguisé en chinois et accompagné d'amis chrétiens, dont son fidèle serviteur Docy. Le départ est fixé le 10 juillet 1949. La veille, il écrit sa dernière lettre adressée à son cher ami, le Père Lovey : « *Je pars demain, après la messe. J'emporte ce qu'il faut pour la dire, car il est idiot d'aller au pays interdit, si ce n'est pour y tracasser les démons. Or une messe même dite par moi a toujours sa valeur... Je vous remercie du mot : « ne vous laissez jamais aller au découragement ». J'en ai besoin, car je suis bien un peu découragé. Je vous remercie pour toutes les messes que vous avez célébrées, car je crois qu'une messe n'est jamais dite en vain. Jusqu'où irais-je ? Qu'arrivera-t-il ? Je ne promets rien. Sicut fuerit voluntas Dei, sic fiat !* ».

XIII. Les adieux

Le Père Savioz, qui a alors 30 ans, le dernier missionnaire à avoir vu le Père Tornay en vie, a donné une description émouvante du départ : « *Le moment de partir est venu. J'accompagne le Père Tornay et nous prenons ostensiblement la route du sud pour détourner les soupçons des gens trop curieux... le Père Tornay est plein d'enthousiasme et de confiance ; il me donne ses dernières recommandations, me fait part de ses plans et de ses espoirs... Le temps passe, chacun sent que l'heure de la séparation est proche. Nous*

faisons halte dans une vaste clairière où s'étendent de frais pâturages. Docy, le fidèle serviteur qui suivit le Père Tornay depuis son expulsion de Yerkalo, nous apporte quelques friandises et du vin, mais un pressentiment inconscient nous serre le cœur et la gorge. Nous buvons toutefois le verre de l'amitié en chantant le chant des adieux (Ce n'est qu'un au revoir). Les dernières paroles du Père Tornay furent pour me demander pardon de son manque de charité et « des mauvais exemples que je vous ai donnés par mon manque de zèle et mon pessimisme ». C'est sur un « sans rancune » clair et joyeux, mais avec une tristesse douloureuse dans son regard, que nous nous sommes quittés, lui pour aller vers la capitale lamaïque donner sa vie par fidélité pour son troupeau, moi pour revenir vers notre résidence d'Atuntze, si pleine de son souvenir, et le remplacer dans son travail. Seul son fidèle domestique Docy, qui devait être massacré avec lui, assistait à ce suprême adieu et à cette fraternelle accolade dans une clairière de la vallée de Dong, sur la piste de Lhassa ».

XIV. Le retour forcé et le martyr

Le 27 juillet 1949, après 17 jours de voyage, Maurice Tornay, vraisemblablement trahi par quelqu'un de la caravane, est démasqué et arrêté à la lamaserie de Tunto. Sous escorte, il est contraint de rebrousser chemin ; il est accompagné par Docy et ses amis chrétiens Casimir Sondjrou et Jouang. Sur le chemin du retour l'atmosphère est pesante. On peut imaginer la déception du missionnaire et l'accablement devant l'échec de son projet. Il n'en perd pas pour autant sa foi de granit ni son courage. A ses compagnons inquiets pour leur vie, il dira : « *Il ne faut pas avoir peur. Si on nous tue nous quatre, nous irons tout droit au Paradis. C'est pour les chrétiens que nous mourrons* ». Le 11 août le groupe franchit le col du Choula à 4830 mètres d'altitude et a entamé la descente sur territoire chinois depuis une heure environ quand des lamas, postés en embuscade, s'avancent et ouvrent le feu. Docy s'écroule. Tandis que le Père invite les assaillants à discuter et qu'il s'abaisse vers Docy pour le bénir, il est abattu à son tour. Jouang et Sondjrou réussissent à prendre la fuite. Ils regagnent la vallée et avertissent le Père Savioz qui organise immédiatement le rapatriement des corps qui seront ensevelis discrètement, 6 jours plus tard, dans les jardins de la mission à Atuntze. La nouvelle de sa mort parvient en Suisse le 23 septembre 1949 par le biais d'un télégramme laconique envoyé de Kunming, la capitale du Yunnan : « *Tornay massacré* » signé Lattion.

XV. La fin de la mission du Tibet ?

Cet assassinat porte un coup très dur à une mission déjà bien éprouvée. Ce n'est toutefois pas encore sa fin, mais elle est imminente. Le pays est en proie à un grand désordre politique, la guerre civile fait rage. Les communistes triomphent et en 1951 expulsent tous les missionnaires étrangers. Les derniers à partir seront les Pères André des MEP et Emery du Grand-St-Bernard ainsi que le laïc Chappelet. Les communistes n'atteindront en effet qu'en 1952 leurs postes situés dans la haute vallée de la Salouen. Ils regagneront la vallée du Mékong par le col du Sila à plus de 4000 mètres qu'ils atteignent le 17 mai 1952. Comme le raconte Jean-Louis Conne dans la « Croix tibétaine » « *Le Père André âgé de 62 ans, éprouvé par l'altitude s'arrêta. Tous s'agenouillèrent près du vieux prêtre, debout, sa barbe blanche flottant au vent. Le corps secoué de sanglots, il leva la main vers le ciel en direction du Tibet et y traça un lent signe de croix* ». Dans le décor somptueux des montagnes des Marches, le geste du vieux missionnaire français signe comme l'oraison funèbre de ce qui devait être « la mission du Tibet » et qui en a gardé le nom bien qu'elle n'ait atteint qu'une infime parcelle du « Pays interdit ». C'était la fin humaine dramatique d'une extraordinaire épopée jalonnée d'obscurs actes d'héroïsme au quotidien posés par des hommes qui avaient fait don de leur vie pour la cause de Dieu et de leurs frères des Marches tibétaines.

XVI. Vénééré comme un martyr

Sur place, Maurice Tornay fut d'emblée reconnu comme un martyr et considéré comme un saint. La vénération que lui portent aujourd'hui encore les chrétiens de Yerkalo est d'autant plus admirable que son passage à leur service n'aura duré qu'à peine huit mois. Mais le témoignage d'un tel courage et d'une telle détermination à ne pas les abandonner, jusqu'au sacrifice de sa vie, les a durablement marqués. En 1988, ces paroissiens n'avaient pas oublié leur martyr ; ils organiseront le rapatriement à Yerkalo de ses restes et ceux de Docy qui reposaient à Atuntze. Ce ne fut pas une mince affaire si l'on sait que cinq jours de caravane séparent les deux bourgs. Maurice repose désormais dans le pauvre cimetière de son cher Yerkalo. La première pierre tombale, individuelle, a été remplacée par un monument collectif sous lequel reposent, au côté du Bienheureux, son fidèle serviteur Docy, ainsi que ses prédécesseurs, les Pères Burdin, Nussbaum et Courroux. Sur l'espace dévolu au Père Tornay figurent les dates des principales étapes de sa vie : la naissance en 1910, l'arrivée en Chine en 1936, l'ordination en 1938, l'affectation à Yerkalo en 1945, le martyr en 1949 et le transfert de ses restes en 1988. Il manque la date de la béatification proclamée par le pape Jean-Paul II à Rome le 16 mai 1993.

XVII. Conclusions : l'actualité de l'exemple du Bienheureux Maurice

Pour conclure, citons encore une fois les propos pertinents de Madame Fauconnet-Buzelin qui s'appliquent si bien au Bienheureux Maurice: « *Dans sa jeunesse, [le missionnaire] jouit de la souveraine liberté de se donner à la mission par amour pour le Christ. Ce don une fois accompli, il est lié à la vie à la mort, quels que soient les événements ou les besoins du service qui ne correspondent pas toujours à son attente. Aussi la qualité de son témoignage dépend-elle souvent moins de ce qu'il peut dire ou faire de ce qu'il laisse transparaître de la Présence qui l'habite, car la Mission dépasse de beaucoup l'individu auquel elle est confiée et les résultats immédiats de son action. C'est dans cette perspective qu'il faut regarder vivre et marcher [les missionnaires]. Leurs efforts et leurs souffrances inutiles nous en apprendront alors peut-être autant sur le sens profond de la Mission que les plus savants traités de théologie missionnaire* ».

Si l'on tente un bilan de la mission du Tibet, il peut apparaître, à vues humaines, que la masse de sacrifices consentis, toutes ces vies données, dans l'héroïsme du martyr ou simplement dans l'ingratitude du quotidien, n'ont pas produit de résultats statistiques convaincants pour un monde qui ne s'incline que devant la performance qu'il peut mesurer à l'aune de ses propres critères. Mais il faut lire ces événements dans un regard de foi, avec la certitude de la valeur incomparable de chaque acte accompli au nom du Christ avec amour. Le Père Tornay, avec ses confrères missionnaires des Marches tibétaines, a été associé de manière particulière à la Croix, sous différentes formes qui ont eu pour noms : éloignement, isolement, maladie, pauvreté, hostilité, indifférence, persécution et martyre. Toutes ces souffrances, unies à celles du Christ, portent et porteront leurs fruits au temps de Dieu. Les communautés des Marches qui ont gardé la foi en dépit des circonstances qu'elles ont traversées depuis le milieu du XXème siècle en sont déjà un signe éclatant. L'accueil chaleureux – j'en ai été personnellement témoin – qu'elles réservent aux compatriotes des missionnaires qui les visitent, témoigne en outre de la qualité du souvenir que ceux-ci leur ont laissé.

Reste aussi et surtout, l'exemple lumineux pour quiconque cherche des modèles sur le chemin de la sainteté. Retracer l'histoire de la mission du Tibet, du Bienheureux Maurice qui en fut une figure exemplaire, ce n'est pas faire revivre un temps révolu aux valeurs dépassées dont nous voudrions garder le souvenir, au mieux teinté d'une vague admiration. C'est bien davantage : c'est rechercher des guides, c'est s'inspirer d'exemples bouleversants de vies entièrement données, pour l'évangélisation d'aujourd'hui. Qui pose un regard lucide sur notre époque ne peut manquer d'être frappé, dans la difficulté d'y annoncer le Christ, par une certaine analogie entre le contexte actuel et celui des Marches tibétaines au temps de la Mission : dans une Europe qui renie ses racines chrétiennes, qui trahit des siècles qui lui ont

donné ses pages les plus glorieuses, qui étouffe dans le matérialisme consumériste et instaure une véritable dictature du relativisme, où de surcroît les ouvriers commencent à manquer cruellement à la moisson, la nouvelle évangélisation à laquelle le Saint Père, comme son prédécesseur nous appelle, requiert des chrétiens à la foi de granit, des témoins dont l'action et la charité s'enracinent dans une vie de prière intense, qui ne se laissent pas décourager par l'indifférence, qui ne craignent ni l'hostilité ambiante, ni la persécution ; qui soient prêts à suivre le Christ jusqu'au bout, sans calcul, convaincus, comme Maurice, que « *courir pour Dieu est une œuvre morale assez belle et assez grande en elle-même pour se passer de résultat si la chose était possible* ».

Bibliographie :

- André BONET, *Les chrétiens oubliés du Tibet*, Presse de la Renaissance, 2006.
- Françoise FAUCONNET-BUZELIN, *Les porteurs d'espérance, La mission du Tibet sud (1848-1854)*, Cerf, 1999.
- Jean-Louis CONNE, *La croix tibétaine*, 2009.
- Francis GORE, *Trente ans aux portes du Thibet interdit*, Kimé, 1992.
- Gilles VAN GRASDORFF, *La belle histoire des Missions étrangères (1658-2008)*, Perrin, 2007.
- André GUIBAUT, *Missions perdues au Tibet*, André Bonne, 1967.
- Georges HUBER, *Un témoin du Christ au pays des mille dieux*, Grand-Saint-Bernard, 1998.
- Robert LOUP, *Martyr au Thibet. Maurice Tornay*, Grand-Saint-Bernard, 1950.
- Claire MARQUIS-OGGIER et Jacques DARBELLAY, *Le bienheureux Maurice Tornay. Un homme séduit par Dieu*, Grand-Saint-Bernard, 1993.
- Constantin de SLIZEWICZ, *Les peuples oubliés du Tibet*, Perrin, 2007.
- Maurice TORNAY, *Ecrits valaisans et tibétains*, choix de textes, présentation et notes par Jacques Darbellay, Brepols, 1993.
- Maurice ZERMATTEN, *Terre de fer et ciel d'airain ou La passion du père Maurice Tornay*, Valmedia, 1988.

